

ENTRETIEN
AVEC
DAVID CAMUS
L'intégrale Lovecraft

Propos recueillis par
ÉTIENNE GOMEZ

David Camus a mené alternativement – ou parallèlement – une carrière d'auteur, d'éditeur et d'agent, mais c'est en qualité de traducteur que nous le rencontrons ici, autour d'un projet fou rendu possible par une collaboration avec les éditions Mnémos et le soutien de nombreux souscripteurs : celui de traduire – ou retraduire – tout Lovecraft.

David Camus, vous êtes le traducteur de l'intégrale Lovecraft pour les éditions Mnémos, qui ont créé la stupeur en 2018 avec une campagne de financement participatif qui a levé non pas les 10 000 euros attendus, mais... près de 400 000 euros. Pouvez-vous nous dévoiler les coulisses de cette grande aventure éditoriale ?

Je pense qu'il faut distinguer deux choses. D'une part, le projet de retraduire, d'annoter et de préfacer tout Lovecraft. D'autre part, la campagne de financement participatif. Cette dernière¹ a été lancée le 28 février 2018 et s'est conclue le 6 avril de la même année par un succès que nous n'imaginions pas. Au-delà des presque 400 000 euros récoltés, ce qu'il faut retenir, c'est surtout le nombre très important de souscriptions pour une campagne de ce genre : 5 216. C'était la première fois, en Europe, qu'une campagne de financement participatif connaissait un tel succès pour une œuvre littéraire. Nous étions – l'éditeur et moi – aussi ravis qu'abasourdis. La pression venait de croître d'encore un cran. L'attente était

¹ <https://fr.ulule.com/lovecraft-prestige/>

énorme. Plus de 5 000 personnes nous faisaient confiance pour leur donner une nouvelle traduction, unifiée et annotée, des œuvres de Lovecraft. Il n'était pas question de les décevoir. Les sommes récoltées nous ont permis d'offrir plus de contenu, de proposer des illustrations originales, un cahier photos, d'imprimer sur du plus beau papier, avec une couverture rigide, d'ajouter un coffret, etc. Ma rémunération fut améliorée, et un séjour à Providence fut financé. Providence est la ville où Lovecraft est mort et enterré, celle où ses archives sont conservées² et où il a situé le cadre de plusieurs de ses histoires. Il était donc important d'y aller, et d'y passer du temps. Je tenais à mettre mes pas dans les siens, et arpenter la ville comme il l'avait fait.

Nous avons également pu augmenter le nombre de volumes proposé, afin d'ajouter, entre autres, des extraits de la correspondance de Lovecraft, ou certains textes révisés par lui. (Ces derniers furent traduits par Vincent Basset, Julien Bétan – à qui l'on doit aussi la traduction des poèmes de Lovecraft – et Alex Nikolavitch.) Un septième volume (*Autour de Lovecraft*) fut consacré à plusieurs articles écrits par les plus grands spécialistes français et américains de Lovecraft : S.T. Joshi, à qui l'on doit l'édition de référence des œuvres de Lovecraft en américain³, Patrice Louinet (traducteur et spécialiste de Robert E. Howard), et Christophe Thill, auteur de plusieurs ouvrages et articles sur Lovecraft et à qui échet la lourde charge d'établir l'index de notre intégrale. Ce dernier tome s'ouvre par mon « Journal d'une traduction impossible », où je raconte dans le détail les coulisses de cette incroyable aventure littéraire, professionnelle et humaine.

Cette édition, exclusivement réservée aux souscripteurs de la campagne de financement participatif, numérotée, signée, et augmentée d'illustrations en couleur pleine page, ne sera jamais réimprimée. Aujourd'hui, elle est devenue un objet « collector », après lequel courent les bibliophiles. On la retrouve sur certains sites de vente en ligne à 5 fois – voire plus – le prix de départ. En re-

2 <https://library.brown.edu/hay/>

3 H.P. Lovecraft, *Collected Fiction: A Variorum Edition*, volumes 1-4 (Hippocampus Press, 2017).

vanche, la nouvelle édition, qui sort en ce moment en librairie (le premier volume est paru en janvier 2022, le septième paraîtra en mars 2023) reprend l'ensemble de notre travail. Je me contente d'ajouter quelques notes de bas de page (il y en a environ 600) et de corriger deux-trois coquilles. De toute façon, comme pour tout projet de cette ampleur, il va de soi qu'il s'agit d'un travail éternellement en cours. Je sais que je mourrai avec Lovecraft, avec qui je vis depuis que j'ai onze ans. J'ai inscrit mon travail dans la continuité de celui de mes prédécesseurs (je pense notamment à Francis Lacassin, qui dirigea l'édition en trois volumes des œuvres de Lovecraft chez Bouquins⁴), dans l'intention de passer le relais à ceux qui viendront après. C'est un travail dans la durée, qui a commencé il y a presque soixante-dix ans, et qui continuera longtemps après ma mort. Voilà, en gros, pour l'aspect financier et éditorial du financement participatif.

Mais cette description serait très incomplète si l'on omettait l'aspect humain. Tout au long de la campagne – de février 2018, jusqu'à l'envoi des ouvrages aux souscripteurs (à l'automne 2021) –, je n'ai cessé d'échanger avec la communauté. À ce jour, nous avons échangé près de 8 500 messages. Tous, à de rares exceptions près, d'une immense bienveillance. Ce soutien fut, en ce qui me concerne, d'une importance considérable. Surtout à partir de mars 2020 (le confinement). Il n'est pas facile d'être seul face à une œuvre aussi vertigineuse. Le soutien financier, c'est presque anecdotique. J'ai toujours dit qu'il fallait à peu près trois fois plus de temps pour traduire Lovecraft que pour traduire un auteur lambda. Je n'ai bien sûr pas été payé trois fois plus que pour mes autres traductions. Mais pour moi il était important – vital – de reprendre ce travail, entamé en 2010 avec la retraduction des nouvelles appartenant au cycle des « Contrées du rêve »⁵. Ce premier volume avait rencontré un certain succès, à la fois commercial et critique. Surtout, les gens venaient souvent me parler de ma préface, où j'exposais mes choix de traduction. Un deuxième volume⁶ avait été publié

4 Dont la première édition date de 1991.

5 *Les Contrées du rêve* (Mnémos, 2010).

6 *Les Montagnes hallucinées, et autres récits d'exploration* (Mnémos, 2013).

en 2013, mais ce n'est qu'en 2017 que j'ai pu revenir à Lovecraft. Ce n'était pas plus mal, au fond, car cela nous permit de nous appuyer sur la nouvelle édition des œuvres complètes de Lovecraft, publiée en 2017 par S.T. Joshi chez Hippocampus Press. Sans prétendre égaler la Pléiade, c'était le modèle que nous avions en tête : offrir aux lecteurs une édition unifiée des œuvres de Lovecraft, sans les variantes, mais annotée, préfacée et accompagnée d'un appareil critique.

On ne compte plus les entretiens où vous abordez cette singulière expérience de traduction, qui est toujours en cours. Y a-t-il un aspect de ce travail que vous n'auriez pas encore abordé, ou que vous souhaiteriez développer plus particulièrement pour un public de traducteurs ?

Je voudrais parler de la magie des mots, au sens premier du terme. Ce travail – qui consistait pour moi à traduire «le tout par le tout» – était très différent de tout ce que j'avais fait jusqu'à présent. Il ne s'agissait pas de traduire un livre, et puis un autre, et puis encore un autre, mais de traduire la totalité d'une œuvre (du moins pour sa partie «fiction»), et de l'unifier. C'est-à-dire que si un terme apparaissait une seule fois dans l'ensemble du corpus lovecraftien, je devais m'efforcer d'en trouver un équivalent en français, qui n'apparaîtrait, à son tour, qu'une seule fois dans l'ensemble de ma traduction. Et si un terme apparaissait à deux ou trois reprises, je devais m'efforcer d'en trouver un équivalent, à employer à deux ou trois reprises également, aux mêmes endroits. C'était un travail d'une extrême minutie.

Pour cela, j'ai eu la chance de pouvoir m'appuyer sur un document que je m'étais créé en 2010, dès ma traduction (révisée depuis) des *Contrées du rêve* ; un document intitulé « Les Mots de Lovecraft », où j'ai fini, après onze ans de travail, par recenser plus de 2 500 mots et expressions de Lovecraft. J'y ai noté les différents emplois que Lovecraft faisait de ces mots, la manière dont on pouvait les rendre en français, et les traductions qu'en avaient données mes prédécesseurs (dans le désordre, et pour les principaux : Bernard Noël, Yves Rivière, Simone Lamblin, François Bon, Arnaud Demaegd,

Sonia Quémener, Paule Pérez, Claude Gilbert, Jacques Papy, etc.). J'ai tout regardé, tout scruté, tout comparé, tout annoté. Pour un amoureux de l'édition comme moi, c'était un vrai régal et une vraie chance que de passer tout cela à la loupe. J'ai beaucoup appris. (Cela m'a notamment permis de prendre la mesure de l'extraordinaire travail entrepris par Simone Lamblin, à qui Francis Lacassin avait demandé de revoir les traductions de Jacques Papy, trop éloignées du texte original.)

Tout cela fait qu'aujourd'hui je me sens comme « bloqué » : comment, en effet, traduire un auteur dont on n'a pas lu la totalité de l'œuvre ? Sur les pas duquel on n'a pas marché ? Dont on n'a pas consulté les archives, ou lu la correspondance ? Comment attaquer la traduction ne serait-ce que d'une de ses nouvelles sans aussitôt se lancer dans la création d'un index, d'un glossaire ? Tout cela me paralyse un peu. J'aimerais bien traduire d'autres auteurs de la même manière que je l'ai fait avec Lovecraft (je pense à Orwell, notamment), mais je crains de ne pas être à la hauteur. L'investissement de départ est trop important, le travail restant à faire toujours considérable, si bien qu'il me semble pouvoir dire : « On n'est jamais le traducteur que d'un seul auteur. » À nous de choisir lequel – ou plutôt, à nous de reconnaître que celui-ci nous a peut-être plus choisi qu'on ne l'a choisi.

Il faut bien comprendre que traduire, seul et dans la foulée, la totalité de la production littéraire d'un auteur – autant dire, « de sa vie » –, depuis ses premiers contes (quand il avait huit ans), jusqu'à ses derniers écrits (« Diary 1937 », dont notre édition présente la première traduction en français), a de quoi ébranler les personnalités les plus fortes. Je suis sorti de ce travail profondément éprouvé et changé. (Si tant est que j'en sois sorti, ce dont je doute.) Je n'ose imaginer ce qu'il me serait arrivé sans le soutien de mes proches, de mes éditeurs et de la communauté. Je me suis effondré plusieurs fois, au cours de ces quatre ans passés à travailler sur Lovecraft. J'ai dû faire le vide – renoncer à tout. À ma vie précédente (j'ai été contraint de divorcer), à mon pays (j'ai quitté la France), et à toutes mes activités professionnelles (agent littéraire), municipales (élu de la ville de Montrouge), associatives (directeur artistique du Festival des Mondes de l'Imaginaire) et universitaires (j'enseignais le

fantastique, la science-fiction et la fantasy à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3).

Même aujourd'hui, un an après avoir rendu ma copie, je ne sais pas comment j'ai fait. Mais il est évident que sans le soutien de mes proches, de mes éditeurs et de la communauté, je n'y serais pas arrivé. Les derniers mois (de mars 2020 jusqu'à juillet 2021, lorsque nous envoyâmes les derniers fichiers chez l'imprimeur) furent particulièrement éprouvants, et les six derniers purement cauchemardesques. J'avais des hallucinations. Je me réveillais la nuit en proie à des hantises. Des visions me venaient dans mon bain. Je comprenais des phrases, je voyais des répétitions, que personne avant moi n'avait comprises ou vues. J'avais de terribles douleurs au crâne, qui resurgissent chaque fois que j'évoque cette affaire.

Mais tout depuis le début était bizarre. La première phrase de ma préface aux *Contrées du rêve* (« Pour traduire Lovecraft, il est important de regarder comment il écrit, mais encore plus de regarder comment il n'écrit pas... ») m'était venue en rêve, la nuit même du jour où l'on m'avait proposé de le retraduire (en avril 2010). Cette phrase n'a cessé de m'accompagner, tout le long de ces années. Il faut traduire les blancs, deviner les mots auxquels l'auteur a renoncé, percevoir ce qui a été mis de côté, pour en mettre à son tour de côté l'équivalent en français. Écrire, comme traduire, c'est aussi ne pas écrire. Ce qui n'est pas dit a autant de poids, d'importance, que ce qui est dit, écrit. C'est ce qui donne leur force aux mots, aux idées. Ce qui compte, c'est aussi tout ce à quoi vous avez renoncé, après l'avoir envisagé. D'une certaine façon, on sculpte le réel – je dis « d'une certaine façon », car bien sûr on ne sculpte rien. On est sculpté, par le réel au service duquel on se met, de tout son corps, de toute son âme. Mon travail ne doit pas grand-chose à la passion. J'ai été en relation avec une réalité transcendant celle que nous désignons généralement par les termes de « réalité quotidienne ». C'est cela qui m'est arrivé au cours de cette traduction. La certitude absolue – je ne peux même pas parler d'un sentiment, je l'ai touchée du doigt – d'être en relation avec une vérité supérieure, que je qualifierais d'immanente. Jamais au cours de ma vie, pourtant passée à converser avec les livres, je n'ai eu à ce point la certitude d'être « en littérature ». Cela n'a pas de prix. C'est boule-

versant. J'en suis sorti changé. Profondément affecté sur un plan physique et psychique, mais sachant que je m'étais dissous dans un tout plus grand que moi. Le David d'avant est mort, c'est certain.

On imagine qu'un traducteur qui se lance dans un tel projet n'en est pas à son coup d'essai. Comment êtes-vous arrivé à la traduction ?

J'ai toujours été du côté des livres. À onze ans, j'ai été envoyé en pension. Là j'ai eu la chance d'avoir un chef de maison formidable. Il avait à cœur de nous initier à la photo, au théâtre, au cinéma, etc. Je me suis frotté à tous ces arts, et j'y ai pris beaucoup de plaisir. C'est à cet âge-là que j'ai été frappé par une pensée, une formule, qui ne m'a jamais quitté depuis : « L'écriture sous toutes ses formes. » C'était dit comme je vous le dis là, de manière aussi nette. On peut parler d'une vocation. « L'écriture sous toutes ses formes », cela signifiait : fiction, essais, jeunesse, adulte, littérature de genre ou générale, scénarios de films, BD, poésie, pièces de théâtre, etc. En fait, cela correspondait à tout ce que je lisais. J'ai toujours beaucoup lu, de tout. Je lisais aussi en anglais. Du Conan Doyle, mais aussi des manuels et des magazines de jeux de rôle (*Advanced Dungeons & Dragons*, *White Dwarf*, *Dragon*, etc.) À l'époque (je parle du début des années 80), ces jeux venaient à peine de débarquer en France et n'étaient pas encore traduits en français. Beaucoup pensaient qu'ils ne le seraient jamais, car trop complexes et s'adressant à un public trop restreint. Or ces jeux me passionnaient. Ils me permettaient de vivre d'autres vies que la mienne, et d'évoluer dans les univers d'auteurs que j'adorais (Lovecraft, Tolkien). J'ai donc commencé d'en écrire, mais aussi d'en traduire et d'en adapter des extraits, pour mes amis. Afin d'enrichir nos parties. Ma première traduction, en amateur, est la traduction d'un article du magazine de jeux de rôle anglais *White Dwarf*. Je devais avoir quinze ou seize ans. Après j'ai continué. Et puis un jour Jerome Charyn, dont j'admirais l'œuvre et sur qui j'avais déjà fait plusieurs reportages pour TV5, m'a demandé de traduire en français une de ses nouvelles – et c'est ainsi que j'ai traduit « Le cri de la chauve-souris », pour le recueil *Jazz et polar* (éditions du Garde-Temps, 2000). Je n'ai même pas

été payé. À l'époque, je travaillais dans l'édition, comme assistant de Patrice Duvic et co-directeur de la collection Pocket Terreur. Je travaillais pour les éditions Pocket et (ce qui s'appelait à l'époque) Fleuve Noir. Dans l'imaginaire. C'est là que j'ai fait la connaissance de l'immense traductrice Dominique Haas, spécialiste de l'humour et de la SF. (Elle travaillait avec Jacques Goimard, qui avait fondé Pocket SF.) Dominique m'a proposé de traduire avec elle *The Years of Rice and Salt*⁷, de Kim Stanley Robinson, pour les Presses de la Cité. J'aimais les gros livres, les défis et l'Histoire. C'était en 2002. Mon premier contrat pro. J'ai été payé un peu plus de 17 euros le feuillet, parce que j'étais débutant. Ensuite j'ai continué de traduire avec Dominique. J'ai fait mes classes avec elle – j'ai eu l'occasion de prononcer une conférence⁸ à ce sujet, en 2012, au cours d'un colloque organisé par l'Université Paris Diderot. Ensuite, j'ai traduit seul – Lovecraft, essentiellement – ou encore à quatre mains, avec Patrice Louinet. J'ai aussi eu l'occasion de travailler avec Danièle Darneau, une autre grande dame de la traduction. J'ai eu la chance de rencontrer des gens extraordinaires. Si certains m'ont fait beaucoup de mal, d'autres (parfois les mêmes) m'ont aussi beaucoup aidé.

Vous avez auparavant été éditeur et agent littéraire (nous renvoyons ici le lecteur à l'impressionnant dossier que vous avez consacré à ce métier dans *ActualLitté* à l'automne 2019). Or, si l'on imagine assez facilement un traducteur devenir éditeur ou agent, l'inverse est plus surprenant. Comment ce parcours s'est-il dessiné ? Quelles réflexions vous inspire-t-il sur les rapports entre ces trois métiers très différents, quoique tous au service des textes et des auteurs ?

Je suis venu à ces métiers par la lecture et l'écriture. Mon tout premier stage fut dans l'édition, chez Gallimard, à la Pléiade. C'était à l'été 1991, juste après ma khâgne. Mais alors que ce stage s'était déroulé à merveille, un incident, le dernier jour, me fit comprendre que

7 *Chroniques des années noires* (Presses de la Cité, 2003).

8 « Traduire à quatre mains » (<https://davidcamus2.academia.edu/research#conferencepresentations>).

je devais me tenir à l'écart des maisons d'édition – ce que je fis, pendant de nombreuses années, jusqu'à ce que les livres (Patrice Duvic, en fait) m'y rappellent (en 1998). Maintenant, cela fait presque vingt-cinq ans que je travaille dans l'édition. Mais je ne dirais pas que je suis un « éditeur » ou un « agent » devenu traducteur. D'ailleurs, je connais beaucoup d'éditeurs – ou d'anciens éditeurs – qui traduisent. Cela n'a rien d'exceptionnel, je crois. Pour le métier d'agent, c'est juste que celui-ci est moins répandu. Mais pour moi il s'agissait d'une évidence. Je le suis devenu en février 2015, après un retour chez Pocket (où j'ai dirigé Pocket SF). Je crois que je n'ai jamais cessé d'exercer la même activité : « du côté des livres » ; de vivre et de faire vivre « l'écriture sous toutes ses formes ». La principale difficulté consiste, sans surprise, à en vivre. Mais, à défaut d'être riche, je me considère comme extrêmement chanceux. J'ai eu la chance de naître et de grandir au milieu des livres. C'est à la fois ma force et mon extrême limite. Je me rends bien compte qu'il s'agit aussi d'un handicap – que d'un certain côté, ce rapport aux livres, aux mots, me rend inadapté à la vie en entreprise. J'ai été élevé par les livres, et ma vision du monde me vient d'eux, pour l'essentiel. Ils m'ont donné à voir un idéal, auquel j'adhère et au service duquel je suis. Éditeur, auteur, agent littéraire, traducteur – on peut voir tous ces métiers comme des métiers de « passeur ». C'est ma vocation. Mais je ne crois pas qu'elle soit si différente de celle de tout un chacun. Nous sommes tous au milieu du gué. Entre deux rives. J'ai souvent le sentiment d'être resté l'enfant que j'étais autrefois – au milieu des livres. Je sens la magie des mots. Je sais ce qu'ils impliquent et quels liens fondamentaux ils permettent d'établir. Je cherche juste à saisir les perches qui me sont tendues ou que je crois deviner, et à les tendre à d'autres. Prendre et passer le relais, c'est tout ce qui m'intéresse. Je suis du côté des mots.